Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 26 (1958)
Heft: 9

Artikel: La mort du jeune "Baya"
Autor: Psichari, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569753

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La Mort du jeune «Baya»

Cet épisode est tiré du roman «Terre de soleil et de sommeil» d'Ernest Psichari (Edit. Louis Conrad, 6, place de la Madeleine, Paris).

Un homme est à mes pieds près d'un feu solitaire. Je le reconnais: c'est Sama. Il ne chante pas et semble ne rien entendre, couché sur le côté, un coude sur la terre, ses yeux semblables à deux pierres dures perdues dans le vide.

C'est un jeune homme, Sama. Comme sa pose est gracieuse et délicate! Il est tout nu: son corps est mince, comme celui des Adonis antiques. Sa face me plaît infiniment; il n'a pas nez épaté et la lèvre lippue, selon l'idée que l'on se fait des noirs en France. Il a deux grands yeux énormes, toujours ouverts, presque immobiles. Je le regarde longtemps; je voudrais épier tous ses gestes. C'est si peu, un «sauvage», et je suis si loin de lui! Il est pour moi un mystère que jamais je ne déchiffrer . . .

Il se soulève pour mettre quelques branches dans le feu. Sa figure, parfaitement ovale au-dessus de son cou trop long d'adolescent, s'illumine tout à coup à la flamme ranimée. Puis il se recouche, tandis que la chanson baya s'égrène dans la nuit, plus lente, plus lasse encore que tout à l'heure. Alors une grande pitié m'envahit. Comment! il porte une caisse, ce gamin; il fait nos rudes étapes avec une caisse sur la tête, ce petit être si fin, aux gestes si purs; il fait ce dur métier, sans révolte et sans murmure. Quele misère et quelle tristesse!

Je lui dis en baya.

— Sama, tu ne porteras plus; demain, tu prendras mon fusil et tu marcheras avec moi.

Sama se tourne vers moi. Ses grands yeux me regardent dans la pénombre et il sourit doucement en montrant ses deux rangées de dents blanches et saines.

* * *

Un Laka marche devant moi sur l'étroit sentier où nous hâtons dans la fraîcheur exquise du matin. C'est une belle bête, libre et farouche, toute de fierté et de douceur. A le voir marcher parmi les arbres clairs, à épier son geste sobre et harmonieux, j'éprouve un contentement parfait. J'admire tant de force, unie à tant de grâce.

Dans sa main gauche, il tient sa lance levée et s'enfuit légèrement, tel un annonciateur de victoire. Sa tête, au-dessus du cou mince et long, se penche un peu en arrière, et parfois il tourne vers moi ses deux grands yeux un peu fendus en amande, tandis que ses lèvres sourient finement.

Je me plais à suivre le jeu facile de ses muscles tendus comme un pur acier. C'est ainsi que je me représente Achille, et ce barbare est bien, je crois, l'idéal de la beauté grecque. Il est tel que ces éphèbes figurés aux métopes du Parthénon, nerveux et simples dans leurs attitudes juvéniles. Ainsi la beauté de la race — perdue chez nous — ici s'est conservée intacte, témoignage de ce que nous étions peut-être avant les vices de la décadence.

Dans le rayonnement de sa jeunesse, le jeune barbare m'adresse des paroles tristes et violentes. Il me dit:

— Tu me ressemblais autrefois, avant que les songes perfides des rêveurs n'aient empli ton âme et amolli ta force. Car alors tu vénérais cette force qui est la loi du monde. Et la force n'est-elle pas la beauté? En perdant l'une, tu as perdu l'autre. Ton âme, héroïque jadis, est devenue molle et lâche, en même temps que ton corps a perdu sa vigueur première et son animale splendeur. Malheur à toi, qui méconnais l'inexorable loi de la vie, car même victorieux, tu prépares secrètement la défaite, et, dans ton triomphe, il y a le germe de la pourriture et de la mort.

Il est une merveilleuse apparition. Parmi les arbres clairs, il semble auréolé de divine et sereine clarté.

Il est quelque chose d'aboli qui ressuscite. Il est la propre statue de la Jeunesse et de la Beauté.

Je lui préfère Sama, si faible, si gracile, avec sa petite âme si compliquée. Mais comme l'autre est plus jeune, plus primitif, plus vivant!

Hélas! je les ignore tous les deux . . . Deux hommes sont près de moi, sur le sentier; je connais leurs coutumes, et les gestes de leur vie me sont familiers. Mais ne pourrai-je donc jamais m'approcher d'eux? Ne pourrai-je rencontrer leurs âmes secrètes et repliées?

* * *

Nous étions loin, bien loin, quand je connu que Sama était un bon petit animal, avec un petit coin de bonté dans le cœur et même de la tendresse silencieuse qui se cachait. Quand je satisfaisais un désir de Sama, jamais il ne m'en témoignait aucune reconnaissance; quand je le frappais, il ne m'en témoignait non plus aucune colère, et, même, il m'en estimait davantage. Cette attitude était tout à son profit, car lorsque je lui faisais du bien, je ne demandais jamais qu'il me remerciât, à la manière des blancs, et, d'autre part, son silence, lorsque je lui faisais du mal, était pour moi un reproche qui m'emplissait de tristesse et de remords.

Nous arrivâmes dans un pays qui nous changea beaucoup de ce que nous avions vu jusqu'alors. Les villages devenaient plus rares et ils n'étaient souvent que quelques cases, entourées d'une haute palissade circulaire, avec un grand arbre au milieu. Nous passions souvent de larges vallées au fond desquelles chantait un mince filet d'eau. Ces ruisseaux coulaient tantôt vers le nord et tantôt vers l'ouest. Je compris alors que nous étions sur le faîte qui sépare les eaux de la Bénoué, de celles du Mayo Kabi. C'était une indication, dans l'ignorance où nous étions de notre route et la promesse que l'on arriverait bientôt au but. La joie que j'en éprouvai ne m'empêcha pas de tomber malade.

Un matin, sur la route, je sentis les approches d'une forte fièvre. Sensation étrange, inexprimable, presque un peu voluptueuse, que celle de cette petite mort qui arrive dans l'anéantissement de la pensée et du vouloir. Je me rappelle vaguement un immense pays où les indigènes avaient brûlé les herbes. La terre était noire comme de la lave et, de loin en loin, un petit arbre tordait vers le ciel ses bras décharnés. Nous marchions avec cette unique pensée de trouver un point d'eau, ne fût-ce qu'une mare stagnante, pour y étancher notre soif. Mais le pays était desséché, rongé par le feu des hommes comme par le feu du ciel, qui descendait tout droit des profondeurs infinies de l'espace immuablement pur et

radieux. On marcha longtemps sur la terre maudite, sans rien dire, et c'était une fuite tragique tous ces hommes qui se hâtaient, en gémissant tout bas, parmi les choses hostiles et mauvaises. Je sentis mes jambes s'amollir et une sueur glaciale m'inonder subitement.

Alors des images délicieuses passèrent devant mes yeux hallucinés. C'était une chambre baignée dans la lumière douce d'une lampe qu'abritait un grand abat-jour. La fenêtre était ouverte sur le printemps. Dans un fauteuil, la mère causait avec son enfant. Et j'entendais un son de cloches qui s'égrenait dans le tiède crépuscule. C'était net et précis, précis à en pleurer.

Je crois que je m'endormis. Le soleil était bas quand j'ouvris les yeux. La colonne était loin. Mais près de moi, assis dans cette pose familière aux Bayas, les genoux hauts et écartés, je vis le fidèle Sama. Il avait une gourde indigène remplie d'eau que je vidai, d'un seul trait. Puis il se mit à bavarder, et sa voix chantait un peu enfantinement.

— Toi c'est beaucoup malade, mais je connais toi bien, bien. (Il dit cela des gens qu'il aime). Toi venir à village. Il y a pas loin. C'est grand, grand village. Il y a beaucoup d'hommes.

Et son regard sur moi était si doux, si simple, si franc, que je sentis vraiment mon cœur l'aimer.

* * *

A l'entrée du pays des Moundangs où nous parvînmes vers les derniers jours de janvier, Sama tomba malade. J'eus un triste pressentiment et je devinai que la petite âme obscure, à peine entr'aperçue en un jour de ma vie, la petite âme inconnue, rencontrée sur le chemin et vouée à l'éternel oubli, allait s'envoler, elle aussi, sans rien laisser derrière elle qu'un peu de tristesse éphémère que d'autres cieux et d'autres terres aboliraient. Elle aussi! Et bien d'autres déjà étaients morts, jetés hâtivement dans un trou qu'un peu de terre recouvrait, perdus dans l'impénétrable savane . . . Car les pays du Logone sont durs aux Bayas. Tout leur y donne la nostalgie de leur Sangha, de ses forêts humides et profondes, de ses douces vallées, de ses champs de manioc et de ses bananiers. L'air trop sec leur brûle les poumons, et les fatigues de la route, la nourriture qui leur est contraire achèvent de les incliner vers la mort où ils entrent sans rien dire, comme des victimes désignées. A creuser des trous dans la terre, au long des routes, à voir des yeux se convulser et des mains se tordre dans les agonies, on devient dur et l'on s'accoutume à regarder en face l'aveugle destin, sans haine, sans colère et sans chagrin. Pourtant j'éprouvai un serrement de cœur à penser que celui-là partirait sans que je l'aie connu, sans que j'aie compris le silencieux mystère de sa vie. Je savais qu'il serait enterré dans un endroit perdu où rien ne mentionnerait sa place d'éternel repos, et je savais aussi que dans mon cœur non plus, il n'aurait pas de pierre tombale, le petit ami si tôt passé, comme une ombre légère et fantômale. Et une tendresse m'emplissait l'âme à cette pensée dont j'avais honte comme d'une mollesse et d'une lâcheté.

C'est que, je l'aimais bien, cet étrange et charmant Sama! Quand on passe rapidement dans un pays noir, on a tendance à croire que tous les hommes sont semblables; on n'imagine pas qu'il y ait, parmi ces sauvages, des hommes bons et des hommes mauvais, des hommes gais

et des hommes tristes; on n'admet pas qu'ils puissent avoir des personnalités marquées et originales.

Et quand on les connaît mieux, on s'aperçoit que chaque être a sa nuance particulière, que celui-ci ne ressemble pas à celui-là, et l'on est étonné de cette confusion inattendue. Certes, Sama n'est pas semblable aux autres. Maintenant que nous sommes des amis, je m'en aperçois bien. Sama a beaucoup de défauts. Il est menteur, rusé, plein de vices, et voleur aussi. Mais il a une finesse native qui rachète tout cela, une finesse qui n'est qu'à lui, faite de distinction et de tendresse. Il n'est pas vulgaire et il a de l'esprit. Ses manières sont nobles et gracieuses. Je pense parfois qu'il ressemble un peu à des amis que j'ai en France. Mais le grand secret de la race m'apparaît alors et l'être que je voulais près de moi devient lointain, insaisissable.

Maintenant que je vois la mort tourner autour de lui, il est plus lointain encore, Sama, et moi je suis plus triste de l'avoir connu.

La terre des Moundangs est emplie d'une majesté funèbre. Je m'y sentis désemparé et las, avec des pensées de désastre et de sépulcre. A quoi j'étais incliné par l'impression même qui se dégagait de cette plaine aride, de ce sol dur, aux horizons ascétiques.

La terre des Moundangs est une grande page de désolation dans le livre merveilleux de l'Afrique. Les plissement du terrain s'y déroulent à l'infini comme une grande houle fixée dans un éternel silence.

O le triste exode dans la lumière impitoyable! O la terre sans printemps et sans automne, où l'harmonieux retour des saisons est inconnu! O l'épouvante d'ignorer toujours les sourires heureux des arrière-saisons, et la tendresse apaisée de l'automne! O la terre maudite qui fait froid au cœur et laisse des traînées de navrance au cœur enthousiaste de la route!

Sama en mourra bientôt, comme tant d'autres! . . .

Déjà il ne parle plus, et il me montre seulement, de temps en temps, sa poitrine étroite, avec un geste d'abandon. A Bohon, je lui ai trouvé un cheval. Durant les marches, il oscille lentement la tête à droite et à gauche, et ses longues jambes, qui maigrissent chaque jour, pendent lamentablement sur chajue flanc de la bête. Le soir, il s'étend sur une natte, nu, avec une insouciance étonnante chez lui qui aime la vie et que je ne croyais pas résigné. Maintenant, il s'abandonne. Toute la nuit, je l'entends gémir doucement, d'une voix blanche et monotone, et le petit banjo ne chante plus . . .

* * *

Le 10 février, j'atteignais Lamé, la dernière étape avant le poste de Léré. J'arrivais donc en plein pays connu et je repassais avec plaisir dans ma mémoire ces longues marches qui m'avaient conduit de Carnot, aux rives boisées de la Nana, puis aux montagnes arides de Yadé, puis aux bords sablonneux du Logone, et enfin, par une interminable route vers le Nord-Ouest, à travers les paisibles fermes des Lakas. Je me voyais près de revoir des hommes de mon pays et de goûter l'animal repos qui suit les équipées africaines. Et pourtant, je n'éprouvais nul contentement. Je sentais en moi un vide angoissant, une inexplicable tristesse devant la fuite des heures qui emporterait bientôt ce qui avait été ma vie pendant tant de mois, rêves et souvenirs.

Je fais porter du lait et des œufs à Sama. Il est dans une case, étendu sur une natte, presque dévêtu, et ruisselant de sueur. Il est couché sur le dos, les genoux relevés et les bras en croix. De sa gorge sort un bruit rauque et court qui emplit seul le silence de la chambre nue. Il est oppressé et, chaque fois qu'il respire, on dirait un hoquet final. Et c'est sinistre, ce grand corps maigre qui râle abandonné sur sa natte, parmi le soir violet, parmi la mort du soleil.

Je l'appelle . . .

— Sama! . . . Sama! . . .

Il tourne vers moi ses grands yeux de gazelle et sourit doucement.

— Sama, il y a du lait, il y a des œufs. Bois un peu, mange un peu.

Il jette une de ses mains vers moi, en un geste qui est presque de nos races, et il dit simplement:

— Je t'aime, marzi, je t'aime bien. —

Ce sera pour cette nuit, pensais-je en le quittant. Peut-être pour demain.

* * *

Et ce fut le lendemain, par une journée claire et blême comme les autres, au village de Zâlé, petit bourg de terre grise tout rempli d'ombre et de silence, jeté, pareil aux autres, parmi la plaine mortelle et sépulcrale. Tout le jour, j'avais marché lentement près de Sama, avec ce fièvreux désir de gagner du terrain sans relâche, pour arriver plus tôt à Léré où serait le repos de tous et la fin pour moi de la mort qui m'accablait davantage de minute en minute. Sama, en quelques jours, était devenu maigre, si maigre que les os saillaient sous la peau mate et tendue. A sa vue, — lui aimable pourtant et comme jadis — s'exaltait en moi une grande pitié. Qu'était-ce pourtant que cette petite chose qui partait? Si peu de chose, ou rien, rien qui valût la peine d'une émotion ou d'une tristesse. Un noir meurt sur la route, et l'on marche, et c'est fini . . .

Mais toute résolution s'effaçait devant cette agonie si douce, si sauvage, si anonyme.

Les villages bien enclos s'égrènent. Maëzan, Toaré, Bichi Mafou, Bappi, Bichi Malfi. Et parfois, près d'un village, on voit un homme, un rude Moundang; il a l'air indolent et obstiné du travailleur de la terre. Dans le tata du vieux Zâlé, il y a un petit pavillon à toit pointu dont le chaume s'effondre de toutes parts. Autour se pressent les maisons de terre où les femmes peinent avec patience. Des enfants avec de gros bedons, tout mafflus, entrent par la grande porte en paille dont la clochette tinte clair dans le murmure confus de l'arrivée. Et Zâle apporte un petit escabeau de bois grossier, pour le blanc, une natte pour lui-même, et une amphore emplie de dolo.

Il s'étend à terre, sans rien dire, nullement étonné, comme s'il m'attendait depuis longtemps; il fume sa longue pipe; il dit des phrases brèves aux enfants et ne pense à rien. Moi je vais voir Sama. Il est caché dans un recoin obscur de la ferme où s'entassent des jarres pansues et de belles amphores. Là, près d'un bon feu que j'ai fait allumer — car les Bayas soignent peu leurs malades — il halète doucement, avec un bruit de gorge qui fait mal. L'âcre fumée m'emplit les yeux; je retourne auprès de Zâlé. Le vieux n'a pas bougé. Mais je lui fais signe de partir et me voilà seul, avec la mort qui est là, tout près. Je m'ennuie; je ne

pense à rien, non, à rien, ni à Sama, ni à personne, ni à rien. Alors je m'étends sur mon lit de camp, sans désirs, las, anéanti.

Soudain des cris aigus partent de la case où repose Sama. Je me dis simplement: il est mort . . . et je sors lentement. Devant la porte, les femmes bayas hurlent sauvagement, et dedans, les hommes gémissent, à genoux sur le sol, le corps penché et tâtant le pauvre être avec leurs mains, en un beau geste animal d'effroi devant la mort. Sama respire encore, mais c'est de loin en loin un soupir. Et puis cela s'arrête, comme une montre qui cesse de battre; et c'est fini . . .

Quelle mort étrange! quelle étrange chose que l'on puisse mourir ainsi! Que s'est-il passé? Je touche le corps de Sama; il est déjà froid.

C'est fini . . . Et c'est si peu de chose que ce noir, qui est mort un soir à Zâlé . . . Toute la nuit, j'ai écouté les chants funèbres des Bayas. C'est un thème exténuant et monotone. Une note déchirante se prolonge et décroît en gamme chromatique pour finir sur une note profonde, à peine tenue et suivie d'un court silence. Puis la plainte éclate encore, toujours semblable, pleine de douleur et d'abandon.

Ils l'aimaient donc, eux qui ne l'ont jamais soigné. Nous ne comprenons pas cela, nous autres, mais c'est baya. Chanson de la mort, lamentez-vous. Endormez les sens et la pensée. Demain, nous irons ailleurs et vous vous tairez. Pleurez ce soir, sous la lumière fantasque de la lune. Il est parti dans le néant, l'étrange ami des routes lointaines, l'éphémère compagnon que j'eusse voulu connaître . . .

* * *

Non loin du village, il y avait un arbre, un nété solitaire d'où pendaient des gousses allongées semblables à de grosses larmes noires. C'est là que les Bayas ont creusé un grand trou pour Sama. Puis ils ont enveloppé son corps avec une grande étoffe blanche qui m'était restée à travers les vicissitudes de la route. Comme le soleil allait se lever, ils portèrent l'enfant à la tombe; ils le mirent dans le trou, accroupi, les mains aux genoux, la tête penchée sur la poitrine, et tournée vers le soleil levant. Puis ils poussèrent la terre avec hâte et il n'y eut plus que l'argile unie et grise, sans rien pour annoncer la mort et prévenir le passant. Quand le soleil incendia l'Est de ses lueurs rouges, les chants funèbres cessèrent et les Bayas se dispersèrent. C'était l'heure de partir, mais, pendant qu'un boy sellait mon cheval, je restais sous le grand nété qui allait abriter Sama pour toujours . . .

Combien de fois ai-je vu cela? Combien de fois ai-je entendu les funèbres chants bayas? Combien d'hommes ai-je vu mourir, et j'avais un cœur dur de soldat, cette volonté latente de ne pas ternir la beauté de l'action par des sentimentalismes vains . . .

Et ce jour-là, j'étais triste et veule et lâche et las . . .

Fuir! Fuir! Atteindre Léré . . . Là je trouverai sans doute un camarade. On parlera du service et on racontera des histoires de chasse, et les découragements de la route ne seront plus.

* * *

Il fait presque nuit. On marche longtemps, encore. On ne pense plus à rien, anéanti par douze heures d'implacable soleil. Soudain, un nom traverse ma mémoire: Sama! Comme il est loin déjà! Comme il n'est

plus! Mais voici apparaître, dans l'ombre, des fermes moundangs largement établies aux flancs à peine inclinés de faibles coteaux. De longs troupeaux mugissent vers la ville prochaine . . . Puis une vision douce: une rivière aux plages sablonneuses où s'ébattent d'innombrables indigènes. Les uns portent des amphores qu'ils emplissent d'eau. D'autres se baignent dans l'eau dorée à peine par un ultime rayon. Ils semblent de petites figurines qui dansent dans un idéal décor. Nul bruit, mais seulement un murmure indistinct qui semble venir de loin . . . Sur la rive adverse, au sommet de la colline, s'étale une grande case à toit de chaume.

C'est fini, nous sommes au bord du Mayo Kabi et c'est Léré . . . Comme tout le passé est affreusement mort, déjà . . .

* * *

Dors là-bas, petit Baya, dont le sourire fut doux, aux longues routes d'Afrique, petite âme animale, emplie d'ombre comme les vallées de la Sangha, que tu ne reverras plus. Dors, petit ami que je n'attendais pas, et qui m'a surpris comme une belle contrée que l'on découvre.

Dors là-bas, sur la terre des Moundangs, sous le grand nété de Zâlé. Sur le mystère ami de ton être, s'est abattu le mystère plus sombre de la mort.

Maintenant, que la paix des grandes plaines dorées descende en toi, la grande paix, sur la terre des Moundangs, là-bas! . . .

* * *

Feuillets épars (suite et fin)

par Daniel Henry

Quand il découvre l'attitude du conformisme à son égard, l'homosexuel peut dire, avec plus de raison encore, ce que dit Albert Camus des hommes en général: «Dieu n'est pas nécessaire pour créer la culpabilité et punir. Nos semblables y suffisent . . . Vous parliez du jugement dernier. Permettez-moi d'en rire respectueusement. Je l'attend de pied ferme: j'ai conu ce qu'il y a de pire, qui est le jugement des hommes. Pour eux, pas de circonstances atténuantes, même la bonne intention est imputée à crime.»

Tel homme s'est dévoué pendant de longues années à cette partie souffrante de l'humanité: les prisonniers de droit commun. Ceux qui soupçonnaient chez lui certaines tendances n'ont jamais pu admettre qu'il pu le faire, — et c'était pourtant la vérité, — dans le désintéressement de la pureté.

De cela, André Gide aussi a souffert: «Je reste convaincu que je pourrais faire du bien à cet enfant et lui épargner peut-être de graves erreurs. Il est à l'âge où l'on aurait le plus besoin d'un conseil. On croit que le mien ne saurait être que mauvais. Allez donc protester! Il suffirait pourtant de regarder ce que sont devenus les jeunes dont j'ai vraiment pu m'occuper. Ceux sur lesquels j'ai pu avoir de l'influence.» Il n'en est pas un que je me sois efforcé de tirer à moi. Au contraire, et